

Philippe Dubois, le fils de mineur devenu recteur

MONS Il estime que l'université a une responsabilité sociale et sociétale

► Le professeur Philippe Dubois sera le prochain recteur de l'UMons.

► Scientifique influent, il rêve d'une université qui exploite le potentiel de chacun.

PORTRAIT

Lui, recteur de l'université de Mons ? Le professeur Philippe Dubois assure, la main sur le cœur, n'y avoir jamais pensé. Mais comme il ne faut jamais dire jamais, il précise : « *Je ne l'avais pas envisagé jusqu'à ce qu'en 2016, je rejoigne le Luxembourg institute of science and technology.* » Là, le scientifique pur jus, l'académicien hors pair, prend goût aux missions de gestion qu'on vient de lui confier. Quand pointe la fin de l'année sabbatique, le projet est mûr : pourquoi ne pas briguer le rectorat bientôt vacant de « son » université de référence ? Il rentre à l'UMons, ébruite l'idée, fédère une équipe – « *on ne fait rien tout seul* » – et se présente devant l'électeur. Fin avril, c'est bingo, Philippe Dubois, (seul) candidat au poste, décroche celui-ci avec 83 % des suffrages.

Seul candidat ? À Mons, il se

raconte que les potentiels concurrents ont préféré jouer la carte du projet collectif plutôt que de prendre des risques dans un combat inégal. C'est que l'homme, doté d'un fort capital sympathie, est surtout classé parmi les chimistes les plus influents de sa génération. L'agence Reuters ne lui a-t-elle pas offert la 18^e place mondiale, et la troisième européenne, dans le *ranking* des chimistes spécialisés dans les sciences des matériaux ?

Philippe Dubois, pourtant, vient de loin. Sans faire dans le pathos, il aime raconter être né à Charleroi, fils de mineur... Un mineur devenu contremaître dans une usine de charbon de bois à Marbehan (province de Luxembourg). Pas le genre de milieu où l'université s'impose comme une évidence. « *J'ai fait mes humanités au collège Saint-Michel à Neufchâteau, j'avais certaines facilités, mes parents m'ont toujours laissé fuir ce que je voulais. Mais l'été, pas question d'une seconde session, je devais travailler.* » A 18 ans, il se lance dans un bac en chimie à l'université de Namur, suivi d'un master. La qualité de son mémoire lui ouvre grand les portes d'un doctorat, à l'Unamur, puis à l'Uliège.

Suivi d'un post-doc. Et d'un deuxième. Puis d'un mandat de

chercheur qualifié au FNRS. Il passe par la Hollande, les États-Unis, la Russie...

La catalyse, la chimie macromoléculaire et l'ingénierie des matériaux polymères ou nanocomposites... deviennent sa raison d'être scientifique. En 1997, c'est le retour à la case Hainaut. Celui qui rêvait d'industrie est définitivement conquis par l'inséparable duo « recherche-enseignement ». Ce qui était encore l'université de Mons-Hainaut lui offre alors une charge de cours, une table et quelques chaises... Il y fonde le service des matériaux polymères et composites (SMPC) dans le cadre du pôle d'excellence Matera Nova. Vingt ans plus tard, le SMPC pèse soixante thèses de doctorat, compte 55 collaborateurs scientifiques et a donné naissance au Cirmap (le Centre d'innovation et de recherche en matériaux polymères). Son initiateur est lui-même auteur de 715 publications scientifiques et de 70 inventions brevetées, notamment sur des matériaux polymères respectueux de l'environnement. Parallèlement, Philippe Dubois a assumé de nombreuses responsabilités académiques, à commencer par celle de vice-recteur à la recherche de Calogero Conti.

À 53 ans, alors qu'il accède au

sommet de l'université, il n'a pas l'intention de s'enfermer dans une tour d'ivoire. Il poursuivra – assure-t-il – une tâche d'enseignement tout en accompagnant les travaux de son institut de recherche. Il gardera la main sur la cuisson des brochettes quand le club de basket d'Hannut – il habite dans le coin – sortira le barbecue. Il entretiendra, en oenophile averti, sa passion pour ce que la vigne fait de bien.

« Il nous faut doper le taux d'accès à l'université pour nos jeunes et exploiter le potentiel de chacun »

PHILIPPE DUBOIS

Mais surtout, surtout, il poursuivra l'œuvre du recteur Calogero Conti. « *Comme université dans le Hainaut, nous avons une responsabilité sociale et sociétale. Sociale car il nous faut doper le taux d'accès pour nos jeunes et exploiter le potentiel de chacun. Sociétale, parce que c'est eux qui, demain, redynamiseront leur région.* » Au besoin, il rappellera à ceux qui doutent de leur potentiel, qu'il est... fils de mineur. ■

ERIC BURGRAFF

Conti « Promouvoir les concurrences locales ? »

Sept facultés, deux écoles, 8.000 étudiants (en hausse de 40 % en 9 ans)... L'université de Mons ne joue pas encore dans la cour des grandes mais elle a quitté, depuis quelques années, celle des petites. À la veille de fêter son dixième anniversaire – l'UMons est née en 2009 de la fusion entre l'université de Mons Hainaut et la faculté polytechnique, bientôt rejointes par l'école d'interprètes et l'institut d'architecture –, l'institution va voir partir à la retraite la cheville ouvrière du changement : le recteur Calogero Conti.

L'UCL se développe en territoire montois, comment le vivez-vous ?

Comme un regret. C'est l'une des grosses difficultés de l'enseigne-

ment supérieur. On n'a jamais vraiment tranché entre l'approche territoriale et l'approche

par réseau. Nous sommes de fervents défenseurs de la première option, elle permet d'éviter les concurrences stériles. Rassembler les troupes est plus porteur que la concurrence. J'ai du mal à imaginer qu'un même bailleur de fonds organise, dans une zone réduite, des formations qui se font concurrence... Cela étant, on s'entend bien, on collabore d'ailleurs sur un master.

Doit-on parler de concurrence ou d'émulation ?

L'émulation à distance est salutaire, motivante, mais faut-il pour autant promouvoir les concurrences locales ? Quoi qu'il en soit, nous avons des habilitations dans lesquelles nous déve-

lopons un vrai potentiel scientifique. Notre but est d'être l'équivalent des meilleures universités dans des domaines qui sont les nôtres. D'ailleurs, lorsqu'ils sont ramenés à la taille de l'institution, nous sommes très bien classés dans les *rankings* en termes de productivité scientifique. L'UMons, aujourd'hui, c'est une thèse de doctorat par semaine et deux publications référencées par jour.

Si vous deviez retenir une chose de votre long mandat ?

La fierté d'avoir pu contribuer à la consolidation d'une université en Hainaut en préservant l'excellence scientifique et la qualité des rapports humains.

Et un regret ?

Je n'ai jamais compris ce qu'on a fait au niveau de l'examen d'entrée en médecine. J'ai toujours été, et je resterai, contre. Cette épreuve va à l'encontre de toute approche rationnelle. La seule décision qui ait été prise pour résoudre la pénurie médicale annoncée est de limiter le nombre d'étudiants... Cela va à l'encontre de l'approche rationnelle de tout universitaire. Je sais que le problème est complexe mais il montre l'irrationalité de certaines décisions. Comment voulez-vous expliquer à des jeunes qui en ont le potentiel qu'ils ne peuvent pas faire ces études alors que la pénurie va s'aggraver et qu'on importe chaque jour des médecins de l'étranger ? ■

Propos recueillis par

E.B.